

LOUIS VEUILLOT

(1813-1883)

NAISSANCE, EDUCATION

Il y avait une fois, non pas un roi et une reine, mais un ouvrier tonnelier qui ne possédait au monde que ses outils, et qui, les portant sur son dos, l'hiver à travers la boue, l'été sous l'ardeur du soleil, s'en allait à pied de ville en ville et de campagne en campagne, fabriquant et réparant tonneaux, brocs et cuiviers ; s'arrêtant partout où il rencontrait de l'ouvrage, repartant aussitôt qu'il n'y en avait plus, heureux s'il emportait de quoi vivre jusqu'au terme de sa course nouvelle mais sûr de laisser derrière lui bonne renommée et de trouver, lorsqu'il reviendrait, bon accueil...

Un jour, traversant une bourgade du Gâtinais, il vit à la fenêtre encadrée de chèvrefeuille d'une humble maison une belle, robuste jeune fille qui travaillait en chantant ; il ralentit sa marche, il tourna la tête et ne poussa pas sa route plus loin. La fille était vertueuse autant qu'agréable; l'honneur brillait sur son front parmi les fleurs de la santé et de la jeunesse ; un sens droit et ferme réglait ses discours ; les fortunes étaient égales, les cœurs allaient de pair : le mariage se fit. Riche désormais d'une bonne et fidèle compagne, le pauvre ouvrier nomade fixa sa tente aux lieux où la Providence avait voulu qu'il trouvât ce trésor, persuadé que là aussi se trouverait le pain jadis errant de chaque jour. Un enfant naquit». Cet enfant n'était autre que le terrible polémiste catholique de qui Pie IX dira plus tard : «C'est une colonne de l'Église», «le bon sergent du Christ», qui a pris place dans les rangs des modernes chevaliers chrétiens, tels que J. de Maistre, O'Connell, Donoso Cortès, Garcia Moreno, La Moricière, de Sonis, Windthorst.

Louis-François Veillot naquit à Boynes-en-Gâtinais (Loiret), le 11 octobre 1813. Comme il vient de nous le raconter très spirituellement, ses parents étaient pauvres. Un petit revers de fortune vint encore augmenter leur misère ; ce fut pour échapper à une détresse complète que la famille Veillot vint se fixer à Paris.

Partageant le sort des enfants des pauvres, le jeune Louis fréquenta l'école mutuelle tenue par un maître ivre les trois quarts du temps. Cependant Dieu lui avait donné un frère vers 1818. Le petit Eugène, dès qu'il put marcher et parler, accompagna son frère aîné à l'école. Louis ne le laissait pas insulter, et Eugène, quand son frère avait quelque querelle, sans considérer ni le nombre, ni la taille de ses ennemis, lui apportait résolument le concours de ses petits poings. Louis alors devenait tout à la fois accommodant ou redoutable, tant il tremblait que son petit défenseur n'attrapât des coups dans la bagarre. Plus tard, les deux frères ne combattrent pas avec moins d'entente, mais sur des théâtres plus glorieux.

Poussé à la Table Sainte par des mains ignorantes, Louis s'en approcha et fit sa Première Communion sans trop savoir à quel redoutable et auguste banquet il prenait part : «Que le crime en retombe sur d'autres têtes ! écrivait Veillot au lendemain de sa conversion, je n'ai pas à le porter tout entier».

La Première Communion faite Louis dut penser à gagner sa vie. Le cercle de la famille s'était encore accru et les forces du père usées par un rude travail, décroissaient de jour. Mais quel état choisir ? Écoutons Veillot nous raconter lui-même les incertitudes de ses parents. «Le soir donc, au coin de l'âtre où fumait un avare tison, l'on tenait conseil, et, comme le petit Poucet, j'écoutais en feignant de dormir : «Que ferons-nous de lui ? disait mon père. Il serait bon horloger. - L'apprentissage coûte cher, reprenait sa femme. - Ébéniste? - C'est trop long. - Maçon ? - C'est trop pénible. - Cordonnier ? - C'est trop sale». Puis les rôles changeaient. Ma mère faisait les propositions, mon père objectait : Plaçons-le chez le tailleur. - Bah ! s'écriait mon père, tailleur ! un métier de femme et d'estropié ! - Eh bien ! mettons-le chez un épicier. - Un état de bête. - Tenez, François, reprenait alors ma mère, c'est grand dommage que nous ne puissions pas le pousser dans l'éducation, il aime la lecture, il deviendrait jurisconsulte. - Jurisconsulte ! faisait mon père surpris, qu'est-ce que c'est que cela ? - Jurisconsulte, reprenait-elle, c'est comme notaire, mais plus fort. - Ma pauvre Marianne, tu es folle, disait-il doucement. Est-ce qu'on a jamais vu des enfants d'ouvriers comme nous devenir notaires ? - Pourquoi pas ? Napoléon était bien caporal et il est bien devenu empereur ! - Oh ! caporal, je crois bien que l'enfant pourra l'être, mais ce n'est pas une raison pour qu'il passe empereur ou jurisconsulte. - Que ferons-nous donc ?» Et les recherches, les doutes, les angoisses recommençaient.

Les incertitudes furent tranchées par une proposition qui dut paraître fort belle. On offrit à Louis 20 francs et «trente morceaux de pain par mois» dans une étude d'avoué. L'étude appartenait au frère de Ca-

simir Delavigne et, par la plus singulière des exceptions, c'était une étude littéraire. L'amour des lettres en était la plaie ; tout le monde y poursuivait la rime ; Veillot se trouvait là dans un milieu des plus favorables au développement de son intelligence. On assure qu'excité par le grand renom de Casimir Delavigne, il commença à quinze ans une tragédie. Mais rimer ne fut pas sa seule occupation : il travaillait. Bien qu'il fut le plus jeune soldat de la troupe, on écoutait son avis. Il paraît qu'il faisait autorité, surtout sous le rapport grammatical. L'étude Delavigne tenait pour le libéralisme et pour les classiques ; pour le libéralisme, parce que toute la jeunesse bourgeoise d'alors était dans l'opposition ; les classiques, parce que Casimir était regardé comme le chef des classiques.

DEBUTS DANS LE JOURNAL - ROUEN - PERIGUEUX - PARIS

La révolution de Juillet ne changea rien d'abord à la position du jeune Veillot ; mais ce fut elle qui, l'année suivante, le poussa dans le journalisme : «J'avais dix-sept ans, écrit l'autour de *Rome et Lorette* quand je vis les médiocres enfants de la bourgeoisie qui m'entouraient s'applaudir d'avoir démoli l'autel et le trône ; j'avais dix-huit ans, quand je vis la bête féroce abattre les croix : déjà mes anciens compagnons se félicitaient moins, mais j'applaudissais à mon tour. Tout ce qui tombait excitait leurs craintes, ils avaient quelque part une demeure. Tout ce qui tombait excitait ma joie : je me voyais condamné à n'habiter partout que la poudre des grands chemins et déjà je disais des choses qui allaient les épouvanter». Débordés aussitôt que vainqueurs, les lâches bourgeois de 1830 appelaient de toutes parts au secours pour soutenir un édifice qu'ils avaient eux-mêmes ébranlé. Il leur fallut même accepter des enfants pour défendre l'étrange ordre social qu'ils venaient d'établir. On proposa à Veillot de renoncer à la procédure pour aller rédiger *l'Écho de Rouen*, comme rédacteur en second. Ce journal appartenait au parti de la résistance : «Sans autre préparation, dit Veillot, je devins journaliste. Je me trouvais de la résistance ; j'aurais été tout aussi volontiers du mouvement et même plus volontiers». Le jeune rédacteur avait à peine dix-neuf ans. Abandonnant bientôt son indifférence politique et prenant feu pour son journal, il devint un conservateur fougueux. Il eut deux duels et, dans le second, reçut dans son habit la balle de son adversaire.

Vers la fin de 1839, L. Veillot quitta Rouen et devint rédacteur en chef du *Mémorial de la Dordogne*, à Périgueux. La politique n'était pas moins vive au Midi qu'à l'Ouest, et Veillot eut encore un duel. Dès lors, on n'osa plus insulter trop ouvertement le journaliste qui ne reculait pas plus sur le terrain que dans ses écrits. L. Veillot connut à Périgueux le maréchal Bugeaud et devint l'ami de ce vaillant soldat. Il se lia aussi très intimement avec le préfet de la Dordogne, en compagnie duquel il fit, dit-on, plus d'une charge aux Périgourdins. Le *Mémorial* avait du succès, et son jeune rédacteur était tenu en très grande estime par les conservateurs de l'endroit et les hauts fonctionnaires du département. Cependant, la rédaction du journal ne prenait pas tout le temps que Veillot consacrait au travail ; il publia en feuilleton plusieurs petites nouvelles que les autres journaux s'empressaient de reproduire après qu'elles avaient paru dans le *Mémorial*.

En 1837, L. Veillot quitta la Dordogne et revint à Paris, «bien décidé, dit-il, à devenir ministre aussitôt qu'il se pourrait».

Veillot avait vingt-trois ans ; il n'était plus pauvre, il n'était plus timide : l'ambition lui était venue et il entra dans Paris avec des idées de conquête. Mais n'étant ni assez fort, ni assez sot pour songer de long-temps à être un personnage, Veillot renonça vite à devenir consul ou dictateur, et entra dans la rédaction de *la Charte de 1830*, journal de M. Guizot. Cette feuille vécut à peine six mois. L. Veillot devint alors rédacteur de *La Paix*, journal doctrinaire fort belliqueux, qui s'était imposé le difficile travail de séparer absolument la cause de la monarchie de Juillet de la cause révolutionnaire.

III. VOYAGE A ROME - CONVERSION

Veillot ne trouva à Paris ni la gloire, ni la paix, qu'il y venait chercher : «J'avais beau, dit-il, porter partout mes lèvres, je ne buvais qu'à des coupes troublées. J'avais toujours sur le cœur l'arrière-goût d'un plaisir empoisonné. Mécontent et sombre au fond de toutes les ivresses, rongé de soucis dans le sein de l'abondance, tantôt je voulais à tout prix agrandir ma fortune, tantôt je regrettais amèrement ma misère passée. J'étais honteux des brèches faites à ma conscience, j'étais las des débris d'honnêteté qui restaient. Je n'avais plus du tout de foi politique. Une année de polémique avait brisé, broyé, pulvérisé des convictions que je ne voyais aboutir à rien dans le passé. Je perdais le sens du juste et de l'honnête ; je perdais jusqu'à la volonté du combat, jusqu'au désir de la force. Illusions de ma jeunesse, généreux désirs et généreuse fierté de mon âme, orgueil de l'honneur, orgueil du devoir, dévouement, amitié, amour, tout était souillé, tout

expirait, tout allait être anéanti». Déjà cette grande âme avait jeté vers le ciel sa dernière plainte et elle consentait à tout. C'est alors que Dieu prit Veillot au fond de l'abîme et l'emporta dans ses bras. A cette époque, en effet, le jeune rédacteur quittait Paris et courait sur la route de Marseille. Il allait à Rome, il allait au baptême.

Il serait trop long de raconter ici par quels combats et par quelles voies Veillot parvint à ce repos que donne la foi catholique. Terrassé, comme Saul, sur le chemin de Damas, le jeune incrédule vint se courber en frémissant sous la main du ministre de la miséricorde et il se releva absous. Trois noms méritent d'être signalés à la reconnaissance du monde catholique : Gustave, Adolphe et Élisabeth, trois amis de Veillot qui, par leurs prières et leur vertu, ramenèrent le jeune égaré au sein de cette Eglise, dont il allait devenir l'héroïque défenseur.

Un voyage en Suisse, un autre en Algérie, en 1842, achevèrent, pour ainsi dire, l'éducation politique et religieuse du nouveau converti.

La conversion de son frère Eugène vint le réjouir encore au milieu des luttes qu'il commençait à soutenir. Marié en 1845, L. Veillot eut six filles. Il perdit Mme Veillot à la fin de 1852. Ceux qui ont lu ses livres peuvent se figurer la douleur qu'il ressentit de cette perte ; mais il la supporta en chrétien et avec cette résignation virile qui est la marque des grands cœurs.

IV. «L'UNIVERS»

L'Univers, tribune de laquelle M. Louis Veillot jeta un éclat si prodigieux, occupe une place trop grande en sa vie, pour que nous ne donnions pas ici l'historique de la fondation de cette feuille.

Quand *l'Avenir*, fondé au lendemain de la révolution de 1830, donna dans les excès du libéralisme, M. Bailly fonda un organe de *l'Association pour la défense de la religion catholique* qui était un lien entre les membres de cette association et qu'on appela pour cela *Correspondant*. Cet organe (qu'il ne faut pas confondre avec le *Correspondant*, organe de l'école libérale qui surgit bien plus tard) subit les vicissitudes de l'Association et, après avoir pris le contre-pied des excès de *l'Avenir*, disparut à peu près en même temps que ce journal en 1831, ou plutôt se fondit avec la *Revue européenne*, journal mensuel qui continua médiocrement l'œuvre du *Correspondant*. Les royalistes firent alors le *Drapeau blanc*.

«C'est au milieu de ce désarroi, dit M. de la Gournerie, que *l'Univers* fut fondé (en sa première forme) le 14 janvier 1832, par M. Bailly, fondateur même du *Correspondant*, et avec M. du Lac de Montvert qui avait fait ses premières armes au *Correspondant*. Le journal s'appela *Gazette du clergé* ; mais, dès le premier numéro, il ajouta *Tribune catholique* à son titre et peu à peu ce titre passa le premier».

«En 1833, explique M. E. Veillot (3 novembre 1883), M. Migne, inconnu alors et venu à Paris avec un confrère, le digne abbé Méthivier et un maître d'école, annonça l'opposition de deux feuilles, le *Spectateur* et *l'Univers religieux* qu'il allait fonder. M. Migne fit un prospectus homérique annonçant qu'il englobait tout et l'on croyait qu'il avait des hommes et de l'argent pour cette vaste entreprise».

«Le premier fruit de ce prospectus, écrit d'un style épais, mais non sans quelque saveur, dit encore M. E. Veillot, fut de préoccuper *l'Ami de la Religion*, organe alors important du gallicanisme et d'amener à composition la *Tribune catholique*».

Cette feuille, fondée après la disparition de *l'Avenir* dans le but de donner un appui discret aux doctrines romaines, marchait péniblement. Son propriétaire et principal rédacteur, M. Bailly, voyant annoncer à la fois deux journaux qui menaçaient d'envahir son terrain déjà très étroit, fusionna avec le futur *Univers*.

Le second journal annoncé par M. Migne, le *Spectateur*, ne parut pas, et *l'Univers* commença avec les abonnés, le matériel, les bureaux et de fait avec la rédaction de la *Tribune catholique*.

Une autre circonstance marqua le lien étroit entre la *Tribune* disparue et le nouveau journal. M. du Lac y entra. M. du Lac avait collaboré, avant 1830, à diverses publications avec M. Bailly ; une grande amitié s'était formée entre eux. Dès 1829, ils faisaient ensemble des œuvres de charité, la visite des hôpitaux, etc.

Le départ pour le Grand Séminaire de Nîmes où l'emmena l'abbé d'Alzon, ne diminua pas cette forte amitié. Plus tard, lorsque des revers de fortune obligèrent M. du Lac à travailler pour aider les siens, il revint aux œuvres de presse. Sa présence fut un lien nouveau entre la *Tribune* et *l'Univers*. «Du reste, comme le fait observer M. E. Veillot (3 novembre 1883), dès 1834, c'est-à-dire moins d'un an après la fondation de la Tribune, M. Migne se retirait, recédant son journal à l'ancien propriétaire».

M. du Lac revint ; le journal avait acheté une imprimerie, qui permettait de l'éditer plus commodément, ainsi que les bons livres de la Société Saint-Victor. Cette combinaison fut l'origine des publications de M. Migne et les premiers volumes de sa patrologie parurent dans l'imprimerie de *l'Univers*

Louis Veillot était entré une première fois à *l'Univers* sur les indications du R. P. Varin. «C'est aussi en 1835, écrit M. E. Veillot, que M. le C^{te} de Montalembert commença d'avoir des relations étroites mais intermittentes avec ce journal. Il y vint, puis le quitta ; il y revint et le requitta ; il lui donna des fonds et les reprit. M. Bailly, la courtoisie et la

patience même, ne pouvait, dix ans plus tard, nous raconter ces querelles intimes sans montrer un peu d'irritation : «Que les amis du "jeune comte", nous disait-il, ont donc raison quand ils lui reprochent de changer chaque jour d'idée fixe !» (Ce passage est tiré en partie de La Croix des 5-6 novembre 1883.)

Quelle ne dut pas être la satisfaction des catholiques, de voir tout d'un coup surgir à leur service un journaliste tel qu'aucune feuille ennemie n'en possédait alors : batailleur, hardi à prendre l'offensive, se faisant écouter et craindre, se servant en faveur de la religion de cette ironie dont elle avait tant à souffrir, donnant à un parti humilié par l'apostasie de son chef le plaisir de tenir à son tour le verbe haut, d'avoir le dernier mot et souvent le meilleur dans les altercations de presse ! Veillot, en entrant dans la rédaction de *l'Univers*, allait en quelque sorte concentrer pour quelque temps toutes les forces de la France catholique et obliger l'opinion publique, naguère indifférente, à compter avec un parti puissant et à s'occuper des réclamations qu'il élevait (1843).

Veillot trouvait un programme bien arrêté, et il avait la sagesse de l'accepter sans réserve : absence de toute hostilité systématique contre le pouvoir ; adhésion pure et simple aux doctrines romaines. Amour de la Papauté ; soumission absolue et aveugle à la parole infaillible du Vicaire du Christ et défense de tous ses droits. Un tel programme ne pouvait manquer de susciter les réclamations des gallicans, des universitaires et des révolutionnaires. Les hostilités, en effet, éclatèrent terribles. *L'Univers*, plein de vie d'entrain et d'ardeur, se défendit laborieusement, mais glorieusement ; le nombre de ses lecteurs s'accrut avec rapidité. Plusieurs journaux légitimistes gallicans et libéraux succombèrent sous les coups terribles de la feuille catholique.

Chaque jour amenait un nouveau triomphe, la liturgie romaine gagnait du terrain ; les évêques agissaient avec vigueur, la cause de la liberté d'enseignement, pour laquelle un Comité s'était formé, était en bonne voie.

Tant de zèle déployé par Veillot ne pouvait rester sans récompense et, dès 1844, le rédacteur de *l'Univers* avait été condamné à un mois de prison et à 3 000 francs d'amende. Vers 1846, il y eut dans les partis comme un repos de lassitude, mais les esprits les moins clairvoyants ne pouvaient s'empêcher de voir qu'on allait aux catastrophes. *L'Univers* ne ménagea pas ses avertissements, la stupidité bourgeoise en riait. L'affaire du *Sunderbund* suisse fut comme un éclair au milieu de la nuit : on ne voulut rien comprendre, malgré les voix éloquents qui criaient de concert. «Prenez garde à vous !» La discussion de l'Adresse de 1848 fut longue, vive, acharnée. Veillot s'était chargé du compte rendu des séances de la Chambre des députés. Quel compte rendu ! Quels portraits ! Les députés s'arrachaient *l'Univers*, surpris de se trouver en un tel lieu ; les prétentions les plus hautes, les vanités les plus gonflées y étaient prises tellement sur le vif, que tous, excepté les originaux, applaudissaient à la ressemblance.

Cependant, l'approche de la révolution avait jeté des germes sérieux de division dans le parti catholique. Les uns croyaient encore au système parlementaire, les autres en étaient désabusés ; les uns voulaient résister, les autres céder aux influences révolutionnaires ; suivant ceux-ci, il fallait abandonner la cause compromettante des Jésuites, suivant ceux-là, on devait d'autant plus la défendre qu'elle était plus méconnue. Une scission se fit : *l'Univers* resta l'organe des catholiques avant tout ; *L'Ère Nouvelle*, fondée par Lacordaire, Maret, Ozanam, devenait l'organe des catholiques libéraux, partisans de l'alliance du catholicisme et de la démocratie.

Montalembert combattit *l'Ère Nouvelle* dans *l'Univers* et à l'Assemblée constituante ; mais là, le grand orateur catholique se trouva en présence de M. de Falloux, il fut battu. Montalembert, découragé, ne sut que se mettre à la suite de son vainqueur. Cette union inattendue fit de M. de Falloux, aux yeux du gouvernement, le représentant des légitimistes et des catholiques, ce qui porta le président de la République à lui donner, le portefeuille de l'Instruction publique et des Cultes.

De Falloux s'occupa activement de la question d'enseignement. Bientôt parut le projet de loi. Le Comité catholique en prévint la discussion législative par une séance solennelle : c'était la dernière. La majorité se déclara en faveur du ministre et Montalembert passa définitivement au libéralisme. Mgr Parisis combattit le projet de loi ; l'épiscopat tout entier, à l'exception de Mgr Dupanloup, garda la même attitude. La querelle s'envenimant, Rome intervint, et, après avoir pesé les avantages et les inconvénients de la nouvelle loi, autorisa les évêques à entrer dans le Conseil supérieur de l'instruction publique et dans les Conseils départementaux. *L'Univers* se soumit aussitôt et l'affaire fut terminée (1850) ; Montalembert reprenait sa place de chef au parti catholique, il ne devait pas la garder longtemps.

La plupart des catholiques saluèrent avec sympathie le gouvernement du 2 décembre, c'était un rude coup porté à l'esprit révolutionnaire ; c'était le salut de la société, c'était la force donnant au bien le temps de guérir les plaies de la Révolution. *L'Univers* applaudit ouvertement et franchement, et la nation pensa comme lui. Montalembert avait, lui aussi, approuvé le coup d'Etat, deux mois après, il était mécontent. Une nouvelle scission était imminente. D'après Veillot et Donoso Cortès, l'unique but des catholiques devait

être, non d'arriver au pouvoir eux-mêmes, mais de faire pénétrer leurs idées dans le pouvoir. Montalembert pensa autrement et, repris de l'esprit parlementaire, il se sépara de nouveau de *'Univers* ; *'Ami de la religion* et le *Correspondant* devinrent les principaux organes de son parti (1852).

Vint, sur ces entrefaites, la fameuse querelle des classiques. Dès 1844, Mgr Parisis, considérant le péril qu'il y avait à laisser la foi presque en dehors de l'éducation littéraire, avait demandé que les institutions fissent une plus large part aux auteurs chrétiens dans l'enseignement des langues savantes de l'antiquité. Plus tard, l'abbé Gaume développa cette idée dans *Le Paganisme dans l'éducation*. Son ouvrage parut avec l'approbation de Mgr Gousset et un témoignage de sympathique assentiment de Montalembert lui-même. Veillot adopta et soutint la thèse de l'abbé Gaume, tandis que *'Ami de la religion* et le *Correspondant* s'unissaient aux journaux irrégieux pour accuser l'abbé Gaume et ses partisans de vouloir retourner à la barbarie et aux ténèbres du moyen âge. Mgr Dupanloup écrivit en ce sens aux professeurs de ses Petits Séminaires et lui donna une vaste publicité. Il avait déplacé la question ; Veillot, par un article de *'Univers*, la rétablit dans ses vrais termes, telle que l'avait énoncée Mgr Parisis. L'évêque d'Orléans, piqué au vif, interdit *'Univers* dans ses Séminaires et demanda à ses collègues dans l'épiscopat une adhésion collective. Les signatures furent peu nombreuses. Plusieurs évêques prirent hautement la défense de *'Univers* ; néanmoins, Veillot déclara se retirer du combat.

La querelle se ranima au commencement de l'année 1853, grâce aux attaques de l'abbé Gaduel, vicaire général d'Orléans. Avec une verve étincelante, Veillot répliqua, perçant de ses traits et l'abbé Gaduel et *'Ami de la Religion*, qui lui servait d'organe. Impuissant à se défendre et se considérant d'ailleurs comme personnellement offensé, lui et la théologie, le vicaire général eut recours à une tactique un peu humiliante : il se plaignit à Mgr Sibour. L'archevêque de Paris interdit *'Univers* à son clergé et menaça Veillot de l'excommunication. Le jour même où arrivait à Rome la nouvelle de la sentence archiépiscopale, le rédacteur en chef de *'Univers* communiait de la main de Pie IX dans la chapelle du palais apostolique. Le Souverain Pontife en fut vivement contristé : «Ils ne savent pas, s'écria-t-il, toute la peine qu'ils m'ont faite. J'aurais compris qu'on donnât un avertissement paternel aux rédacteurs de *'Univers*, mais condamner avec une sévérité inouïe un journal qui défend depuis vingt ans le Saint-Siège avec le plus admirable dévouement, alors qu'on n'a pas une parole de blâme pour des journaux irrégieux ! C'est inconcevable ! C'est inconcevable ! Evidemment, j'ai quelque chose à faire et je le ferai».

La première de ces choses fut d'adresser un bref à Veillot pour l'engager à continuer son œuvre ; la seconde fut d'écrire à l'archevêque pour lui demander de rapporter son ordonnance. Lorsque le secrétaire des lettres latines porta à Pie IX le projet de réponse à la consultation de Veillot, le Pape modifia quelques expressions, «de peur, disait-il, avec une bonté parfaite, qu'elles ne causent de la peine à ce bon M. Veillot». Les corrections arrêtées, il voulut que le secrétaire passât la nuit à transcrire la lettre, afin quelle pût être expédiée sans retard. «Surtout, ajouta-t-il, vous n'oubliez pas de signer : Secrétaire du Pape». Enfin, le 21 mars, par l'Encyclique *Inter multiplices*, le Souverain Pontife terminait l'affaire en recommandant aux évêques français de favoriser de tout leur pouvoir les journalistes catholiques «et de les avertir prudemment ; et paternellement si, dans leurs écrits, il leur arrivait de manquer en quelque chose». L'archevêque de Paris leva immédiatement la sentence portée contre *'Univers* (8 avril 1853).

Vers la fin de juillet 1856 paraissait un libellé intitulé *L'Univers jugé par lui-même*. L'auteur anonyme, au moyen de textes de *'Univers*, artistement découpés et combinés, prétendait démontrer que, de 1845 à 1855, la feuille catholique avait professé des erreurs monstrueuses. L. Veillot, justement ému d'une pareille attaque, y répondit par une citation à comparaître devant le tribunal correctionnel de la Seine ; mais la mort tragique de Mgr Sibour, odieusement assassiné à Saint-Etienne-du-Mont, amena une transaction amicale.

Toute vérité n'est pas bonne à dire ; Veillot l'apprit à ses dépens. *L'Univers* avait soutenu Napoléon au 2 décembre, il le combattit dès qu'il le vit tendre la main aux libéraux et aux révolutionnaires. Les avertissements officiels étaient prodigués au journal ; bientôt même, une menace formelle de suppression lui fut apportée et il ne resta plus de doute dans l'esprit de ses rédacteurs sur le sort prochain de l'œuvre. Le 28 janvier 1860, Veillot recevait la fameuse Encyclique du 19 janvier : «Voici l'arrêt de mort, s'écria le rédacteur en chef, le journal ne vivra plus demain». Aucun ouvrage n'ouvrait ses colonnes à la parole du Pape : «Un journal catholique, dit Veillot à ses collaborateurs qui l'entouraient avec anxiété, n'a pas sa raison d'être s'il renonce à faire connaître les actes du Chef de l'Église. Voici l'occasion de bien mourir. Succomber en pleine vie, en pleine force, en plein dévouement, avec une Encyclique pour linceul, me semble le plus glorieux couronnement de tous nos efforts». Et l'Encyclique parut. Le soir même, *'Univers* était supprimé et l'accès de toute feuille interdite à ses rédacteurs. Que de haines furent satisfaites, ce jour-là ! La meute de la libre pensée s'acharna sur l'homme qui l'avait fait reculer tant de fois ; qu'avait-elle à craindre d'un ennemi désarmé, bâillonné ? Son illusion fut courte, et s'il faut en juger par la formidable clameur que souleva l'apparition des *Odeurs de Paris*, nous pouvons croire que Veillot avait frappé dur et juste. Veillot venait de crayonner les illustrations du moment en les marquant d'un jugement que ratifiait le public ; aucun n'était

oublié, depuis Rochefort jusqu'à Hugo, en passant par Gautier, Mürger, Jourdan, About et tant d'autres qui s'étonnèrent de se voir tout à coup tirés de leur profonde obscurité. «Tous les instruments ont donné, s'écrie un contemporain, depuis le mirliton jusqu'au saxophone ; ils gloussaient, ils geignaient, ils sifflaient, ils glapissaient, ils tempêtaient en majeur et en mineur ; il fallait étouffer dans la clameur et le tapage des apostrophes trop méritées». Veillot laissa crier et continua sur d'autres sujets cette exécution de main de maître. Sa lutte avec M. de Girardin fut homérique et ce dernier s'estima heureux de battre en retraite avec les honneurs de la guerre. Émile Augier pourchassa Veillot en plein théâtre ; on rit beaucoup ; les partisans de Veillot rirent les derniers. Aux prises avec le vaillant polémiste, l'Université faillit perdre son latin et oublia sérieusement son français. L'Académie elle-même ne trouva pas grâce devant lui ; les coups de Veillot allaient droit : tel ou tel immortel faillit mourir.

En 1867, *l'Univers* fut rendu à Veillot : c'était l'heure où ce journal devait rendre les plus grands services. Il s'agissait, à la veille du concile, d'étouffer le gallicanisme renaissant et de préparer les âmes françaises aux grands travaux théologiques auxquels Pie IX conviait l'Église entière. Il fallait plaider pour l'opportunité de la proclamation de l'infaillibilité pontificale, au moment où le Pape allait être enfermé, pour que le monde entier reconnût dans le prisonnier du Vatican le gardien et l'interprète fidèle de la vérité. *L'Univers* ne faillit pas à sa tâche. Mgr Dupanloup crut devoir reprocher à Veillot, dans un *Avertissement* resté célèbre, ses opinions excessives, passionnées, dangereuses. Veillot déclina son autorité et se rendit à Rome pour mieux suivre la marche du concile. Quand le rédacteur en chef de *l'Univers* quitta la Ville Éternelle (20 juillet 1870), le dogme de l'infaillibilité était défini. Veillot rentra à Paris, mais c'était comme il le dit lui-même pour voir «Paris dans les transes d'une ignoble terreur, sous le pied brutal des enfants de sa débauche et regardant au haut de ses murs le César allemand» qui venait d'acheter l'Empire et allait couvrir d'ignominie la capitale de la France. Et pendant ces horreurs, la Ville Sainte des Papes était elle-même captive ; mais enfermé dans Paris par un siège de fer et de feu, le vaillant soldat du Saint-Siège ne put que protester hautement contre cette abominable félonie. «Souffrons, prions, attendons, s'écria-t-il. Depuis que saint Pierre est venu s'asseoir à l'ombre des sept collines, elles ont été prises bien des fois, toujours par des barbares ou des brigands. Pierre est resté, il reste toujours. Notre espérance y reste avec lui».

La guerre étrangère et la guerre civile terminées, la France, effroyablement châtiée, respira un moment et songea à réparer ses désastres. Il lui restait une planche de salut, le rétablissement de la royauté. La nation d'ailleurs venait de confier à ses représentants la tâche de lui rendre la vieille monarchie, personnifiée en ce moment dans le comte de Chambord. Les libéraux firent tout échouer. *L'Univers*, qui soutenait la cause du roi, est de nouveau suspendu, sur la réquisition de Bismarck et sous le prétexte que cette feuille pouvait créer des complications diplomatiques. Le 20 mars 1873, Louis Veillot reprenait son arme redoutable. Hélas ! ce n'était pas pour longtemps : la plume allait bientôt d'elle-même tomber de ses mains affaiblies par l'âge, les travaux, la maladie.

V. LOUIS VEILLLOT POLEMISTE

Faire l'histoire du journal *l'Univers*, c'est faire l'histoire du mouvement catholique depuis 1830 et celle de l'homme qui en fut l'âme pendant près de 40 ans. On a tant calomnié Veillot, que peu de gens aujourd'hui le jugent sainement et il n'est pas rare de voir des catholiques sincères nourrir contre lui des préjugés révoltants autant qu'injustes. Nous ne faisons ni une apologie, ni un panégyrique. Veillot est de ceux qui n'ont besoin ni de défense, ni de louanges. Ce que nous voudrions, c'est faire connaître le grand catholique, persuadé que le faire connaître, c'est, comme l'a dit le P. Cornut, le faire aimer ; et le faire aimer et lire, c'est réagir contre la barbarie littéraire, morale et religieuse qui nous menace.

Ce que nous admirons le plus dans Veillot, ce n'est ni l'incomparable styliste, ni le publiciste éminent, ni le penseur profond, ni le satirique mordant, ni le lyrique sublime ; la principale source de la gloire qui entoure son front d'une si brillante auréole, c'est son intrépide dévouement à la royauté sociale de Jésus Christ. Veillot fut le chevalier du Christ Jésus, le «bon sergent de Dieu». Dès qu'il eut connu ce divin Roi, il ne mit pas plus de bornes à son amour qu'il n'admit de limites dans les droits de l'Homme-Dieu. S'il marcha quelque temps à côté des disciples de La Mennais, c'est que, dans la doctrine mennaisienne, se trouvaient mêlées deux tendances qu'il était facile de confondre. Cependant, avec la sûreté de son coup d'œil, Veillot eut vite discerné ces deux éléments.

Ce sera la grande gloire de L. Veillot d'avoir repoussé le programme humiliant et peu logique de l'École libérale, pour reprendre le programme traditionnel de la polémique chrétienne. Avec lui cette dernière fit volte-face. Jusqu'à 1840, elle s'était généralement tenue sur la défensive. Avec Veillot, ce fut l'offensive

qu'elle reprit. Aux cris que poussa l'ennemi piqué au vif par la pointe de cet impitoyable stylet, les catholiques comprirent qu'il n'était plus temps de rougir, et que leur tour était venu de marcher la tête haute. Armé de sa plume, acérée comme une épée de guerre, forte comme une hache d'abordage, Veillot provoquait en combat singulier tous les hauts panaches du libéralisme, tous ces pilotes de la concession «quand même» qui pratiquent au fond de la cale une insignifiante voie d'eau, pour donner satisfaction aux vagues souveraines. Le libéralisme a dévoré cette âme vigoureuse : il a pesé lourdement sur son cœur. Mais, loin de se courber sous le flot envahissant, le grand apôtre se lève comme un lion en face de ses adversaires. Indigné, ironique, railleur, implacable, il tourne en tous sens ses victimes, il met à nu leurs laideurs, démasque leurs hypocrisies, pulvérise leurs sophismes. Le drapeau du catholicisme d'une main, la plume de l'autre, il va droit dans son chemin périlleux, essayant d'entraîner les timides, les frappant, avec la rudesse que lui inspirent ses fortes convictions, quand il les voit défaillir sous l'influence de la frayeur et de la pusillanimité.

Quand Veillot déposait l'épée il prenait le bâton. Que de valets de plumes pourraient témoigner de la rudesse de son poing ! Contre les laquais du vice, contre les enrichis de ruines, contre les courtisans de l'imbécillité des foules, il ne jugeait pas digne de dégainer : le bâton suffisait. Que de réputations surfaites ramenées à l'alignement ! Que de fautes de syntaxe et d'orthographe mises à genoux devant la grammaire ! Ils ripostaient, les malheureux, et leur petite rechute doublait leur peine comme récidivistes : « On me reproche mes invectives, mes traits acérés, disait un jour L. Veillot, mais pense-t-on qu'il soit facile de tout calculer au fort de la mêlée ? Je suis un tirailleur toujours en plein combat ; je charge et je bourre mon fusil à la hâte : est-il étonnant qu'il crache un peu ? »

Un jour, nous l'avons dit, son arme fut brisée dans ses mains : «Figurez-vous, raconte-t-il lui-même, figurez-vous un homme dans une cage de fer et, devant lui, hors de sa portée, sa mère et son enfant qu'on amène. Là, on les outrage, on les frappe, on les tue. Voyez-vous l'homme qui ronges les barreaux de sa cage, impuissant et fou ? Il se roule à terre dans des cris de rage et des convulsions. J'ai souffert toutes les tortures de cet homme».

Il en coûta à Veillot d'avoir à lutter contre d'anciens amis ou contre des personnages éminents, recommandables d'ailleurs par leur vertu, mais qui ne cessent d'attaquer *l'Univers* et les idées qu'il défend. Le 3 août 1852, il écrit à un de ses amis du Midi : «Cette guerre est bien cruelle, bien fatigante. Elle ne me décourage point, mais j'aurai de la peine à n'y point succomber... Un jour donc je ferai ma révérence. J'aurais déjà pris ce parti, si je craignais de céder à des sentiments personnels ; mais tout a son terme et il ne faut pas que l'humilité finisse par être prise pour de la lâcheté et de l'effronterie».

Louis Veillot a lutté contre toutes les erreurs, contre toutes les tyrannies. Voilà pourquoi Louis Veillot a été tant haï ; voilà aussi pourquoi il a été tant aimé.

VI. L'ECRIVAIN

Veillot fut admirablement servi dans sa polémique par une langue d'une saveur toute personnelle et d'une vigueur sans égale. «Comme écrivain, dit M. O. Havard, Veillot est hors de pair. Cet enfant du peuple, sans instruction première, avait été merveilleusement doué des dons de l'esprit français ; nature fine et sage, nette et limpide, caractère ardent, batailleur, mais loyal et chevaleresque ; un tel homme n'était pas destiné à noircir du papier timbré dans quelque étude de notaire ou d'avoué. Dès lors qu'il ne se faisait pas soldat, il devait être écrivain militant».

«J'escorte l'Eglise dit-il, la justice et la liberté, ces voyageuses divines, dans leur course à travers le monde, une plume à la main, comme on escorte un convoi précieux des pistolets à la ceinture ; et le plus ardent de mes vœux serait que la république des lettres, de laquelle je proteste ne point faire partie, malgré mon fâcheux attirail, nous permit de circuler désarmés». Nous avons donc affaire à un soldat, non à un ciseleur de phrases creuses ; ses livres sont des actes, non des parades ; le fond d'abord, la forme ensuite. Ce n'est pourtant pas que le style manque, ni que Veillot le dédaigne. La langue des maîtres d'autrefois semble s'être directement transmise à l'incomparable écrivain qui personnifie si noblement le bon sens, les sentiments élevés, les croyances de la vieille France. Amis ou ennemis sont d'accord pour reconnaître l'originalité, la puissance, l'éclat, la souplesse de ce talent tour à tour éloquent ou comique, sublime et familier. Veillot, c'est tout à la fois Bossuet, Molière et La Bruyère : il monte souvent aussi haut que le premier, il amuse comme le second, il peint comme le troisième. Un mot lui suffit pour peindre, pour flageller, pour faire justice d'une personnalité médiocre ou d'un mauvais ouvrage.

Nous ne pouvons donner une analyse détaillée de tous les ouvrages de Louis Veuillot ; il faut nous contenter d'indiquer les principaux. Nous avons déjà mentionné, *Rome et Lorette*, que l'on pourrait intituler : Histoire de la conversion de L. Veuillot. On sent qu'il y a là une œuvre vivante et vécue, et l'on ne peut s'empêcher d'estimer et d'aimer ce chrétien sincère et loyal, qui s'accuse si humblement et si énergiquement. Nous avons cité aussi *Les Odeurs de Paris*, où l'on voit grouiller tout le Paris moderne avec ses journaux, ses boulevards, ses théâtres, ses cafés-concerts, son mélange innommé de toutes les classes, de tous les préjugés, de tous les vices. *L'honnête femme* est une spirituelle critique des bourgeois de 1844. *Corbin et d'Aubecourt* est un heureux essai de roman chrétien auquel applaudiront tous les cœurs délicats. *Les livres penseurs* sont une terrible exécution des poètes, lettrés, philosophes et écrivains de tout genre qui ne savent que corrompre l'innocence et insulter la vertu. *Le Droit du seigneur au moyen âge* est une vigoureuse revanche sur la civilisation du XIX^e siècle et sur le rationalisme contemporain qui avait infligé à nos aïeux la plus odieuse des flétrissures. *Le parfum de Rome* n'est qu'un long chant d'amour pour la Ville Eternelle. *Rome pendant le concile*, histoire, composée au jour le jour, de tout ce qui s'est passé au dernier concile du Vatican. *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, œuvre dans laquelle Veuillot a mis toute son âme et qui comptera parmi les chefs-d'œuvre hagiographiques. *Çà et Là*, le livre le plus populaire de Veuillot, pages ravissantes, pleines de poésie et de charmants souvenirs. *Paris sous les deux sièges*, tableaux admirables, grandioses, et si fidèles qu'il semble encore entendre, en les lisant, le canon allemand tonner au-dessus de la capitale. Il faudrait encore citer ses trente volumes de *Mélanges*, ses dix volumes de *Correspondance* : un demi-siècle de notre histoire est là vivant et palpitant ; archives précieuses où, pour faire l'histoire de notre temps, l'on viendra apprendre à juger et à raconter les aveuglements de la bourgeoisie, les emportements du peuple, les faiblesses des nobles et des rois.

Les ennemis de Veuillot ont combattu ses idées ; ils ne se sont jamais risqués à nier la puissance de l'écrivain : « J'aime tant le talent, disait M. de Rémusat, que je serais capable de voter pour ce diable de Veuillot s'il se présentait à l'Académie ». Avec la modestie fière qui le caractérisait, Veuillot ne s'y présenta pas : il n'eût pu y supporter certains voisinages. D'ailleurs, sa chaise de travail était d'un bois meilleur pour l'immortalité que les fauteuils des Quarante.

Notre conviction est que la postérité saluera en lui le dernier écrivain de la grande école du respect de la langue. Dans quelques années, on saura chez nous ce que vaut Louis Veuillot. Actuellement, il est trop sain pour être goûté, à n'en parler que comme écrivain. On n'a d'ailleurs qu'à passer la frontière pour vérifier le rang qu'il tient à l'étranger parmi les maîtres de notre littérature contemporaine. Ce rang est le premier sans conteste.

VII. LE POÈTE

Veuillot eût été un grand poète s'il eût voulu être un poète avant tout. N'ayant rimé qu'accessoirement, par manière de distraction il n'a pu porter jusqu'à la perfection l'art de la versification. De plus, sa gloire de polémiste et de prosateur a nui à sa réputation poétique et en a comme étouffé le développement légitime. Que pouvaient être les vers de Louis Veuillot auprès de ses articles, auprès de ses *Libres Penseurs*, de *Çà et Là*, du *Parfum de Rome* ou des *Odeurs de Paris* ? On a tant à lire et à admirer de lui que ses plus fervents admirateurs ont peu lu ses vers. Seuls, les rares amateurs de la bonne poésie les ont connus, relus, goûtés, et, bien des fois, ils ont soupiré en pensant à l'oubli relatif où étaient restées ces gracieuses productions. Le talent poétique de Veuillot est très varié ; sa muse a tous les accents : la force, la douceur, l'ironie sanglante, la satire rieuse, la flagellation impitoyable, la grâce, le sentiment ; mais il est une corde qu'elle fait vibrer de préférence : Je crois, dit Veuillot,

Je crois, à parler franc, qu'un seul terrain m'attire,
Périlleux, mais immense et fécond : la Satire!
On n'en fait plus : le temps sans doute y prête trop.

Chez Veuillot, comme chez le poète romain, l'indignation fait le vers : Je les ai trop connus, s'écrie l'auteur des *Satires* et des *Couleuvres*, en parlant de ses ennemis,

Je les ai trop connus, ils m'ont trop tourmenté,
A tout ce que j'honore, ils ont trop insulté,
Contre Dieu, le bon sens, la grammaire et l'Église,
Ils ont trop à leur aise étalé leur sottise.....
Je n'en peux plus : il faut que mon cœur se soulage
Et qu'à son tour ma main frappe et les endommage.

Les *Filles de Babylone* sont le chef-d'œuvre poétique de Veillot ; là le style atteint une perfection sans défaillance. On s'est demandé quelquefois à quelle école appartenait Veillot ; lui-même nous l'apprend en quelques vers :

Sans souci de l'école ou nouvelle ou passée,
Pousse en avant ton vers empli de ta pensée.
Arrive ; mets l'idée et non la rime au bout,
Parle à l'esprit, au cœur, sois honnête avant tout.
Garde-toi du coton où s'endort Lamartine ;
Garde-toi du fracas de la gent Hugotine,
De l'azur allemand, surtout du gris anglais
Le beau, c'est le bon sens qui parle bon français.

VIII. L'HOMME ET LE CRITIQUE

On a beaucoup calomnié l'homme et le chrétien dans Veillot. Nous pouvons même dire que nul n'eut plus d'ennemis que le terrible polémiste. Mais il suffisait de le voir une fois pour faire tomber tous les préjugés. Sa carrure était forte, ferme et ample ; sa physionomie vigoureuse, accentuée, triste parfois, mais bienveillante et s'épanouissant facilement dans un sourire plein de gaieté et de finesse. Il faisait à tout le monde un accueil si amical que chacun gardait de cette entrevue le plus doux souvenir.

La lutte finie, le rude et infatigable jouteur devenait le plus doux des hommes. C'était le causeur le plus séduisant, le plus charmeur qu'on pût entendre et plus d'un de ses adversaires dépouilla ses rancunes en l'approchant et en l'entendant. Parole entraînant, verve intarissable, richesse d'imagination, éclairs imprévus, don merveilleux de raconter en souriant et en s'attendrissant, tout rendait sa conversation agréable. On était suspendu à ses lèvres, on riait et pleurait tour à tour, presque en même temps.

L'ami prodiguait, sans compter, son argent, son temps et ses soins. L'homme continuellement attaqué, mais soutenu par sa foi et par sa sœur, ange béni de son foyer, visité par de grands deuils, l'homme, après s'être un peu moqué de ceux qui le traitaient de scélérat, leur pardonnait de grand cœur. Parmi les folliculaires qui l'accablèrent d'épithètes ignobles, figure un certain Jacquot¹, dit de Mirecourt. Un jour, celui-ci, aux abois, alla demander aide à l'écrivain qu'il avait vilipendé. Veillot ne se souvint de rien : il n'eut pas même une parole de reproche et donna des deux mains.

L'homme qui a le plus ignoblement insulté Veillot, c'est Victor Hugo. Il lui adressait des gracieusetés en langage fleuri comme les suivantes : « Ane, compagnon de saint Antoine, gredin béat, espion, pharisien hideux » et, pour comble : « simple jésuite et triple gueux ». Savez-vous comment Veillot répondait à cette avalanche d'injures poisseuses ? En mettant V. Hugo au premier rang de nos poètes contemporains, ce qui, chez d'autres, donne lieu au moins à controverse. Peu satisfait de se voir admiré par son adversaire, le vieil Olympio voulait encore en être adoré. Par malheur pour le dieu Hugo, Louis Veillot n'adorait pas les idoles ; il poussait même son audace sacrilège jusqu'à se permettre quelques fines plaisanteries à leur égard. Olympio, tout saignant, bondissait alors de fureur, et, oubliant sa dignité de dieu, répondait à coups de gros mots dans le style des héros d'Homère.

Le père de famille, après avoir élevé son frère et sa sœur à la hauteur de ses sentiments, donnait à ses filles une éducation aussi complète qu'intelligente. L'une d'elles ayant pris le voile, L. Veillot ne supporta pas la vocation de son enfant avec toute la résignation qu'on pouvait attendre de lui. Comme un évêque s'en étonnait, il lui fit en pleurant cette réponse : « Hélas, monseigneur, j'ai un cœur d'épicier ! » Rien n'est touchant comme cette exclamation du terrible pamphlétaire qui avait consacré sa vie à la cause de Dieu. Si l'écrivain, dans Veillot, force l'admiration, cette faiblesse paternelle ne force-t-elle pas la sympathie ? Les épreuves du journaliste et de l'écrivain n'ont pas été les plus cruelles ; il en a connu de plus intimes et de plus profondes. Une femme, quatre enfants couchés dans leur tombe en moins d'une année, voilà la vraie douleur, celle qui brise les hommes et fait les saints. Veillot l'a connue et il pouvait s'écrier en toute vérité

De l'humaine douleur, j'épuisai le calice.

¹ C'était un échappé du Séminaire. Il se convertit plus tard, obtint la faveur d'écrire dans *l'Univers* et se fit missionnaire aux colonies.

Veillot ne demanda jamais rien, ni distinctions, ni fortune, ni honneurs : «Je n'ai jamais eu qu'une ambition, disait-il, encore n'a-t-elle pas été satisfaite, c'est d'être marguillier dans ma paroisse». L'Empire essaya de le décorer. Veillot refusa. Il était né chevalier d'un autre Ordre, de l'Ordre dont le Christ est le Chef, et le divin Crucifié ne ménagea pas les croix à son vaillant soldat. Si Dieu n'eût mis la résignation dans ce cœur accablé, leur poids terrible en eût arrêté les battements. Veillot a porté les croix de toutes les grandes causes persécutées : la Pologne et l'Irlande ne l'ont pas oublié. Mais c'est surtout aux croix de l'Église catholique qu'il a prêté sa puissante épaule, ce digne Cyrénéen de la Papauté. Accablé de deuils domestiques, pour elle, le héros chrétien refoulait ses larmes et retournait au combat.

Veillot a connu la pauvreté, bien plus, il l'a aimée, et le vide de la caisse pas plus que les misères du journalisme ne peuvent altérer sa bonne humeur. Le 18 décembre 1847, il écrit à un de ses amis : «Vous êtes furieux contre nous parce que le journal qui mourait à 50 francs est obligé de vous en demander 60 ? Je voudrais vous y voir ! Sachez que, pendant que vous me traitiez comme le dernier des derniers, j'avais sur les bras ma femme gravement malade, M. de Coux absent, mon frère en Suisse, ma fille à bercer, une nourrice à remplir d'aliments, le pharmacien à payer, le journal à faire et pas un sou chez moi. Pour donner quelque chose aux Suisses, j'ai été obligé de rattraper un vieux pantalon et un vieil habit qui penchaient déjà vers la conférence de Saint-Vincent de Paul et que je porterai tout l'hiver sans autre consolation que d'appeler le *Sunderbund*, cette alliance *in extremis* contractée avec des vêtements plus poétiques, je veux dire, plus râpés que les vôtres».

A un ami qui se livrait à l'éducation gratuite des enfants pauvres, Veillot écrivait : «La fortune que nous devons faire, c'est de conquérir des âmes. Nous n'y parviendrons jamais, nous ne sauverons pas même la nôtre avec toutes ces précautions d'intérêts matériels. Mettez donc tout cela sous vos pieds et dites joyeusement vos grâces après le dîner quand vous auriez dîné de pain sec».

Un jour, Mgr Parisis lui disait : «Mon cher ami, votre ardeur vous emporte et vous aveugle sur vos intérêts ; vous n'êtes pas assez prudent et vous compromettez votre avenir. - Monseigneur, répondit le journaliste, vous êtes évêque et je ne suis que laïque. Evêque, je serais fier de marcher sur vos traces et d'imiter votre prudence, mais laïque, je ne compromets pas l'Église dont je ne suis pas le représentant et saurais-je que je me condamne à mendier jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans que je mettrai toujours, grâce à Dieu, la même ardeur à défendre la vérité». Pauvre lui-même, Veillot a toujours aimé les pauvres et secouru toutes les infortunes dans la mesure de ses ressources. Il se promenait un jour aux environs de Bordeaux ; sur le chemin, il rencontre un vieux cantonnier à l'aspect tout à fait sympathique, mais dans la physionomie duquel il lui semble apercevoir un certain air de tristesse. Veillot aborde l'ouvrier et lie conversation avec lui. Fils d'un tonnelier, le pauvre cantonnier n'est pas heureux : il se fait vieux, il ne peut pas autant travailler qu'autrefois, il a sur les bras une famille très nombreuse, etc. L'âme de Veillot s'attendrit. Rentré chez son hôte, l'abbé Compans, il va droit à sa sœur, avec la douce familiarité dont on peut user entre frère et sœur : «Élise, dit-il, il faut se fendre. - Qu'est-ce donc encore ? - Ma chère, il n'y a pas à dire, il faut s'exécuter. Qu'as-tu dans ton porte-monnaie ?» Le porte-monnaie contenait environ 100 francs. «Donne, dit Louis. - Mais pourquoi, dit la sœur ? - Donne toujours». Peu après, un bienfaiteur inconnu remettait cette somme au pauvre cantonnier.

Mais c'est surtout l'amour de Dieu et de l'Église qu'il faut admirer dans Veillot. On a vu plusieurs fois ce grand chrétien rester dans une église des heures entières dans une profonde méditation. Il y avait dans sa conversation comme un parfum de piété. Il s'était familiarisé avec les plus grandes vérités de la religion. Un jour, on parlait de la mort devant lui. «Si le bon Dieu m'appelait dans huit jours, dit Veillot j'espère que je serais prêt, s'Il m'appelle demain, je crois que je serai prêt, s'Il m'appelle en ce moment, je pense que je sais prêt».

C'est à Rome que Veillot connut la prédestination qui le vouait à l'apostolat de la presse ; aussi c'est à Rome qu'il dédia les prémices et la maturité de son talent, à Rome qu'il consacra les restes de son ardeur. La ville des papes devint sa seconde patrie : il la visita plus de dix fois. L'amour de la Ville Éternelle lui donna le sens catholique à un haut degré ; car toujours il se trouva le plus près du Pape aux avant-postes dans les questions les plus brûlantes, dans celles où il fallait effacer de vieilles erreurs ou détruire de haineux préjugés.

Veillot était très connu à Rome. Le jour de l'ouverture du concile, les zouaves faisaient la haie pour protéger le défilé des Pères de l'Église contre les envahissements de la foule. Tout à coup, un Français perce la haie et veut passer parmi les privilégiés. Les zouaves lui barrent le passage : «Je suis M. Louis Veillot», dit-il simplement. «Un prince», repartit un zouave, et les rangs s'ouvrirent devant le soldat de Pie IX. Un autre jour, un prélat romain félicitait le vaillant polémiste, en présence de plusieurs évêques français,

des services qu'il rendait au parti catholique et à l'Église tout entière : «Monseigneur, reprit Veillot, je ne suis qu'un troupier», et, désignant de la main les évêques présents : «Voici nos généraux», ajouta-t-il.

Pendant toute la durée du concile, les évêques s'estimèrent heureux de pouvoir attirer aux soirées du Séminaire français le spirituel causeur. Veillot racontait, un jour, à son auditoire, l'emploi de sa journée : «A mon lever, dit-il, je commence par une bottelée de prières, puis je lis les mauvais journaux pour choisir celui auquel je dois casser les reins». Tous ces prélats l'avaient en très haute estime. L'un d'eux s'écriait avec enthousiasme, en présence de quelques prêtres, «Messieurs. je viens de recevoir une lettre de Louis Veillot. Savez-vous que c'est un honneur pour un évêque comme moi de recevoir des lettres de cet homme-là !» Monseigneur de Moulins, ayant invité Veillot dans son palais, voulut à tout prix lui faire prendre la parole devant les élèves du Grand Séminaire. Veillot s'excuse : «Je suis devant l'Église enseignante, je n'ai qu'à me taire». On insiste, on le presse de parler. Il dit alors ce simple mot : «Messieurs, je suis dans l'Église à votre service ; à l'exemple du suisse, je prends la hallebarde et assène, quand il est nécessaire, quelques violents coups sur l'épine dorsale de l'impudent et audacieux animal qui, par ses cris discordants, trouble la paix et l'harmonie du saint lieu».

Le nom de Louis Veillot restera dans l'histoire uni à celui de Pie IX. On ne pourra raconter les événements de ce merveilleux pontificat, sans dire un mot de celui dont l'aimable pontife disait avec tant de grâce et de sentiment : *Ma Veillot e il mio amico*, ou plus affectueusement : *Il mio Veillot*. Après la suppression de *l'Univers*, Pie IX reçut le soldat désarmé, le bénit, l'encouragea, le réconforta et lui dit, en lui prenant la tête dans ses mains : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam*. Veillot disait plus tard : «Ces mains de Pie IX sur la tête d'un pauvre homme consolent de bien des coups de pieds d'âne».

Enfin, Veillot n'a pas séparé le service de l'Église du service de la France. Si l'on pouvait dire de lui qu'il n'y avait pas d'âme plus catholique, il n'y en avait pas non plus de plus française que la sienne.

IX. DERNIERES ANNEES - LA MORT

Cependant, tant de travaux, menés sans relâche durant tant d'années, avaient insensiblement épuisé les forces du brave athlète. Le mal qui devait l'emmenner au tombeau l'atteignit vers 1876 : « Mon Dieu. s'était écrié Veillot, je vous fais le sacrifice de ma vie ! » Les médecins lui interdirent toute fatigue d'esprit. Il se résigna, comme le soldat blessé à mort se résigne à ne plus frapper au milieu de la mêlée : «Mon œuvre est faite, disait-il, peu importe que je la quitte aujourd'hui ou demain», et s'adressant à son frère : «N'êtes-vous pas là pour la continuer et garder à *l'Univers* son rang ? » « J'ai, disait-il en une autre circonstance, j'ai la tête aussi chargée d'idées qu'un pommier l'est de fleurs au printemps, mais la force de les exprimer, je ne l'ai plus. Je dois me taire et ce sera bon pour moi, si je sais en profiter ». Il ne se désintéressait pas cependant de la lutte. Que de fois il laissa percer, malgré lui, le regret de n'y pouvoir prendre part ! Quelquefois même, n'y tenant plus, il enfreignait la discipline des médecins, pour marquer une infamie ou saluer un homme de bien au passage. Son dernier article fut consacré au cardinal Pie.

Huit jours avant sa mort, son frère le quittait, en lui disant par mégarde : «Je vais au journal. - Tu vas au journal, lui répondit-il en lui serrant la main, moi je n'y vais plus ! » et les larmes lui vinrent aux yeux. Aller au journal, c'était aller à la défense de l'Église, et l'épuisement lui infligeait le repos ; voilà pourquoi il pleurait. Louis Veillot gardait la chambre depuis longtemps ; néanmoins, rien ne faisait prévoir un dénouement prochain, quand tout à coup se déclarèrent les symptômes d'une bronchite de forme pleurétique. Le médecin, aussitôt appelé, prescrivit l'application de remèdes énergiques qui parurent obtenir un excellent effet; mais, dans la nuit du vendredi 5 au samedi 6 avril, des complications survinrent dénotant une aggravation subite. Le premier souci fut pour les secours religieux. Ils furent apportés, dès six heures du matin, par M. l'abbé Gramidon qui put administrer au malade, en pleine connaissance, les derniers sacrements. Presque aussitôt l'agonie commença. Une pieuse assistance, récitait les prières des agonisants.

De huit heures du matin à midi, la respiration se maintint assez régulière ; mais, à partir de ce moment, elle devint entrecoupée, avec des arrêts douloureux qui arrachaient parfois au moribond comme des soupirs d'angoisse. Vers deux heures, soulevant à demi ses yeux, par un violent effort, sur sa sœur et sur son frère qui lui pressaient les mains, il fit paraître à plusieurs reprises un vif mouvement des lèvres ; mais les mots ne purent arriver distincts aux oreilles de ceux qui se penchaient vers lui. Après ce suprême effort la vie s'en allait. Quelques minutes encore et elle s'exhalait dans un dernier soupir. C'était le samedi 6 avril 1883, vers deux heures et demie du soir.

X. CONCLUSION

Ce qui avait été refusé à Veillot jusqu'au dernier jour de sa vie, la popularité, vint le lendemain de sa mort. A cet écrivain qui n'obtint et ne voulut de son vivant aucune distinction, à ce polémiste qui avait reçu des ennemis de l'Église et de quelques-uns même de ses défenseurs les plus sanglants affronts, furent faites des funérailles plus glorieuses qu'à aucun autre publiciste ou écrivain de ce siècle. Nous disons plus glorieuses, et non plus pompeuses : ici en effet, rien d'officiel ; l'amitié, l'admiration, la reconnaissance seules avaient réuni ce pieux et imposant cortège. Les représentants du Saint-Siège et de l'épiscopat, les membres les plus éminents du clergé, les directeurs des grandes œuvres catholiques, plusieurs députés, les compagnons d'armes du défunt, les pauvres, les communautés religieuses vinrent mêler leurs larmes et leurs prières devant les restes mortels de leur éloquent et intrépide défenseur.

Aux hommages du Paris chrétien, se joignirent bientôt ceux du monde catholique tout entier. Ses ennemis eux-mêmes, tout en se plaignant de l'énergie de son escrime, mêlèrent leur note à cet immense concert et se montrèrent unanimes à rendre hommage à la loyauté de son caractère, à l'élévation de sa pensée et à la supériorité de son génie.

Quand nos héros s'en vont dormir leur dernier sommeil, gardons-nous de nous laisser aller au découragement. «Dieu ne meurt pas», disait en tombant l'intrépide Garcia Moreno. Comme aux champs de Patay, que l'étendard du Christ passe incessamment de la main des mourants à la main des soldats encore debout : il ne subira pas la honte de la captivité. Nous rencontrons pourtant une race d'hommes qui n'aiment pas Veillot. Ce sont ceux que la vérité sans mélange éblouit et fatigue. Atteints de myopie intellectuelle, la lumière pure les aveugle et leur paupière malade ne peut la supporter que discrète et mêlée de ténèbres. Pour eux, Veillot n'est que le soldat fanatique d'une idée exagérée, le champion d'une cause vaincue. Non, non ! Veillot n'a pas été vaincu. Ecoutez plutôt ce chant de triomphe. Ce n'était d'abord qu'une épitaphe que le grand écrivain s'était préparée ; mais Gounod (un autre chrétien illustre), la trouva si belle qu'il voulut la mettre en musique. Il en a composé sa *Dernière prière* :

Placez à mon côté ma plume,
Sur mon cœur le Christ, mon orgueil,
Sous mes pieds mettez ce volume,
Et clouez en paix le cercueil....

Après la dernière prière
Sur ma fosse plantez la croix,
Et si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : «J'ai cru, je vois.

Dites entre vous : «Il sommeille,
Son dur labeur est achevé ;»
Ou plutôt, dites : «Il s'éveille,
Il voit ce qu'il a tant rêvé.»

J'espère en Jésus : sur la terre
Je n'ai pas rougi de sa loi ;
Au dernier jour, devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

Monferran-Savès
26 novembre 1893
Armand LAMOTHE